

ACTA COMPARATIONIS LITTERARVM VNIVERSARVM.

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

FOLHAS DE LITTERATURA
COMPARATIVA.

GIORNALE DI LETTERATURA
COMPARATA.

PERIÓDICO DE LITERATURA
COMPARADA.

JOURNAL OF COMPARATIVE LITERATURE.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE
LITERATUR.

TIJDSCHRIFT VOOR VERGELIJKENDE
LETTERKUNDE.

TIMARIT FYRIR BÓKMENTA
SAMANBURÐH.

ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

Miserum est et vile problema, unius tantum nationis scriptorem doctum esse: philosophico quidem ingenio hic quasi terminus nullo pacto erit acceptus. Tale enim ingenium in tractando fragmento (et quid aliud quam fragmentum est natio quaeque quamvis singularissima?) acquiescere non potest.

SCHILLER. (Epistola ad Körnerum.)

EDITORES ET ORDINATORES: SAMUEL BRASSAI et HUGO MELTZL.

Socii operis.

Abshoff E., Münster.	Fraccaroli G., Verona.	Minckwitz J., Leipzig.	Van Straalen S., London.
Mme Adam I. (I. Lamber), Paris.	Gierse A., Naumburg.	Mistral F., Maillane.	Strong H. A., Melbourne. (Australia, Victoria).
Amiel Frédéric, Genève.	Gwinner W., Frankfurt a/M.	Mitko E., Cairo.	Szabó K., Kolozsvár.
Anderson R., Madison, Wis.	Hart H., Bremen.	Nerrlich P., Berlin.	Szamosi J., Kolozsvár.
Avenarius R., Zürich.	Höman O., Kolozsvár.	Olavarria y Ferrari E. México.	Szilasi G., Kolozsvár.
Baynes J., London.	Jakudjian Werthanes, Kronstadt (Constantinopel).	Öman V., Örebro (Sverige).	Teichmann A., Basel.
De Beer T. H., Amsterdam.	Imre S., Kolozsvár.	Fatuzzi G. L., Verona.	Teza E., Pisa.
De Benjumea N. D., London.	Ingram J., London.	De Peñar B. L., (La Rivera) Granada.	Thiaudière E. Paris.
Benthien P., Hamburg.	Jochumsson M., Reykjavik.	Phillips jr. H., Philadelphia.	Thorsteinsson Stgr., Reyk- javik.
Betteloni V., Verona.	Kanitz A., Kolozsvár.	Podhorszky L., Paris.	Vogler M., Leipzig.
Bladego G., Verona.	Katscher L., London.	Rapisardi M., Catania.	v. Walther F., St. Petersburg.
Bozzo G., Palermo.	Psse Koltzoff-Massalsky H. (Dora d'Istria), Firenze.	Rollett H., Baden (b. Wien).	Volger O., Frankfurt a/M.
Butler E. D., London.	Körber G., Breslau.	Scherr J., Zürich.	Wenzel G., Dresden.
Cannizzaro T., Messina.	Kürschner J., Berlin.	Schmitz F. J., Aschaffenburg.	Wernecke H., Weimar.
Carrion A. L., Malaga.	Lindh Th., Borga.	Schott W., Berlin.	Weske M., Dorpat.
Cassone G., Noto (Sicilia).	De Maza P., Cádiz.	De Spuches Principe Di Ga- lati, Palermo.	Wessely J. E., Leipzig.
Chattopádhyaýa Nisi Kántá Paris (Calcutta.)	Malnez R. L., Cádiz.	Staufe-Siniginowicz L. A., Czernowitz.	Whitehead Ralph Kildrum- my (Scotland).
Conte Cipolla F., Verona.	Marzials Th., London.	Stempel M., Berlin.	Wolter E., Dorpat.
Dahlmann R., Leipzig.	Mayet P., Tokel (Yédo.)	Storek W., Münster.	Miss Woodward A. (Fores- tier A.) Philadelphia.
Dederding G., Berlin.	Mercer P., Melbourne.		Miss Zimmerh H., London.
Diósi A., London.	Milelli D., Milano.		
Espino R. A., Cádiz.			

Sämmtliche artikel unseres polyglotten halbmonatlichen organs (zugleich eines solchen für höhere übersetzungskunst und sogenannte weltlitteratur) sind original-artikel, deren nachdrucks- bez. übersetzungsrecht vorbehalten bleibt.

69

Sommaire du No LV. Dora d'Istria. La vie klephtique dans l'empire persan (suite.) p. 67. — Lomnitz. A mifforditás alapelvei Petőffire való tekin-tettel (vége) p. 70. — Symmiktai: (Salmer. Inschrift für einen heidequell nach dem engl. des S. Taylor Coleridge. — V. W. Siebenbürgisch-sächsische volkslieder Inedita III. IV. — Freiligrath Kate. Questions from Heines North Sea.) p. 77. — Bibliographie (48-60.) p. 79.

LA VIE KLEPHTIQUE DANS L'EMPIRE PERSAN.

(Suite.)

LE devoir d'un *auslik* (chanteur de profession dans le nord de la Perse) qui veut devenir un rhapsode de Kour-Oglou, est de se mettre en état de compléter par un récit en prose chacune des improvisations du bandit. La narration et la rhapsodie forment un tout qu'on nomme „*medjliss*“*) Ces rhapsodes, qui s'accompagnent du *changour*, sont appelés *Khans* (de *khaunden* chanter), de Kour-Oglou. Firdousi, le poète national de l'Iran, a aussi ses *Khans* du *Schali-nameh*, et le prophète, les *Khans* du Koran. M. CHODZKO a comparé avec un soin fort digne d'éloges, les différentes versions adoptées par les Khans de Kour-Oglou, dont la mémoire est vraiment prodigieuse**). Après un travail analogue à celui que M. MOHL a fait sur l'oeuvre gigantesque de Firdousi,***) il a trouvé qu'il n'y avait point de variantes essentielles, excepté dans un seul *medjliss*, l'expédition de Kour-Oglou en Syrie, qu'il a cru devoir exclure de ses *Adventures and improvisations of Kour-Oglou*.

*) Analogue à l'anglais *meeting*.

***) Ce que G. O. Trevelyan raconte de son oncle le célèbre historien (*The Life and Letters of Lord Macaulay*, London 1876) fait comprendre les miracles de mémoire dont parle M. Chodzko.

****) V. *Le Livre des rois*, Introduction.

Le meilleur moyen pour avoir une idée nette de la situation intellectuelle et morale de l'Europe du moyen-âge est d'étudier cette Asie où la faculté de produire des mythes s'est conservée dans toute son énergie. La vie de Kour-Oglou, un contemporain de Molière, nous reporte au temps où les trouvères français composaient les »chansons de geste«, c'est-à-dire à une époque où tout héros, soldat du Christ et de l'Eglise contre l'Enfer, se développait nécessairement dans le monde enchanté dont la disparition, ainsi que Cervantès l'a compris d'une manière si admirable, plongeait les âmes naïves dans un profond chagrin, tant il est difficile de s'habituer à la réalité prosaïque quand on a vécu dans le merveilleux univers des songes! Les miracles commencent dans la vie de Kour-Oglou même avant qu'il se produise sur les champs de bataille, et comme il s'agit d'une espèce de centaure, son cheval dont les aventures dès le début se mêlent aux siennes, n'a pas une manière de vivre et d'agir complètement naturelle. La naissance extraordinaire de ce coursier sans égal, qui fait penser au cheval de Roustem exalté par le *Schah-nameh*, exerce même une grande influence sur la destinée de Kour-Oglou et sur celle de son père, Mirza-Serraf. Le sultan Mourad, dont Mirza-Serraf gouvernait les haras, n'ayant vu dans Kyrat, qui n'avait pas encore manifesté ses merveilleuses qualités, qu'un cheval indigne de lui être présenté, fit, dans un de ces accès de colère sauvage trop communs chez les Khans féroces du Turkestan, aveugler le père de Kour-Oglou. Cette histoire, vraie ou fausse, mais pleine de circonstances miraculeuses et caractéristiques, légitime l'insurrection du »fils de l'aveugle« (Kour-Oglou), justement irrité

contre Mourad. Il paraît devant le prince monté sur ce coursier qui devait participer à la renommée de son maître, et il apostrophe le sultan qui chassait sur les bords de l'Oxus (Amu-Daria) avec une hardiesse qui rappelle la conduite du célèbre forgeron du *Schah-nameh* envers l'odieux Zohak, tyran de la Perse. Dans cette improvisation, cité plus haut il décrit un cheval parfait avec une précision et une verve qui charment les Turcomans. Mais cette pièce n'a pas pour nous la même importance que pour les ardents cavaliers de l'Asie centrale. Nous sommes plus disposés à nous intéresser aux discours en vers que Kour-Oglou adresse au sultan et à son attitude devant l'escorte du prince. Nous retrouvons là le vrai caractère du Turcoman, qui aime à se définir lui-même «un peuple qui n'a pas de chef.»

Mourad ordonne d'arrêter Kour-Oglou, qui est immédiatement cerné par les gardes. Le fier jeune homme, sans daigner accorder la moindre attention à leurs mouvements, s'exprime ainsi: «Écoute, mon prince, je viens de penser quelque temps à de jolis vers, me permets tu de te les réciter?»

Le sultan ayant consenti, Kour-Oglou continue :

«Mon prince a ordonné que je sois puni . . . Mais, par Allah, je sais comment me défendre, j'échapperai. En vain tu m'offrirais tes richesses et tes faveurs, comme on offre la pâture à l'aigle glouton et affamé. Je repousserai tout!»

«Laisse ces bravades, répondit le sultan, viens et sers — moi fidèlement. Autrement je te condamnerai à mort.»

Kour-Oglou improvisa les vers suivants: «On m'appelle Dieu dans ma maison. Oui, je suis un Dieu. Je ne courberai pas le cou devant un lâche com-

me toi. La cruche a porté de l'eau assez longtemps pour toi, maintenant elle est cassée.»

«Ton père, reprit le prince, a été cinquante ans mon serviteur. Dans un moment de colère, je lui ai fait arracher les yeux. Qui refusera au maître le droit de châtier son esclave, afin d'accumuler plus tard ses faveurs sur lui? Suis-moi à la maison. Tu sauras comment on peut me plaire, et je te récompenserai.»

Rapallo, 1879.

DORA D'ISTRIA,

(A suivre.)

A MŰFORDÍTÁS ALAPELVEI.

PETŐFIRE VALÓ TEKINTETTEL.

(Vége.)

PETŐFIRE akarván kiváló tekintettel lenni, mint olyan költőre, kit bármely nyelvre fordítani a legnehezebb feladatok egyike, ez alkalommal csak egyetlen egy szóeskára figyelmeztetek egyik legnagyobb költeményéből. Ott van az Örültnek 63. sorában ez a szó: *pitypalatty*.

Kérdés: mikép fordítsuk ezt művészielen — teszem — németre? A közönséges ügyes fordító intellectus vulgaris-a nem jőne itt zavarba. Ő ugyanis tudja azt a fordítói elvet, hogy *tulajdon*-neveket csak kétképpen fordíthatni idegen nyelvre, t. i. vagy *cserével* (p. Tisza = Rhein, Bakony = Schwarzwald, Balaton = Bodensee sat.), vagy pedig *békeblezéssel* commentárral kísérve. Úgyde ezzel az iskolai szabvánnyal itt nem érné a német fordító. Mert ha a német népdalnak legismeretesebb onomatopoeiconát választaná, „Fürchtegott“-ot kellene helyettesítenie;¹⁾ ha pedig békeblezné, úgy biz' a commentar se segítne azon, hogy német olvasó „pitipalati“-nak ne olvas-

sa a kérdéses szót. És ebből a következők, hogy a szó *aequivalense* jó mélyen fekszik és felkutatása nem oly könnyű, mint első tekintetre látszott. De a legalsóbb rangú és mégis — vagy talán azért — leghírhedtebb s olvasottabb fordítónak kevés fejtörést okozna ez a szó s ő észre sem venné a *punctum salienst*, hogy az *onomatopoeicon* e helyt nem csak az, hanem egyszersmind és lényegesen *creticus*, vagy más szóval, hogy itt a hely *rhythmicus* értékét kell főképp venni tekintetbe. Nem azért, hogy még az összehasonlító *mythologia* is arra tanít, hogy minden népnél *creticus* (— —), a valóságnak, megfelelően a fűj „pity-palattya” — pl. az ő felnémetben *quakara* (*Gesta Karoli I. 19.*) *quasquila*, *quatala* (a Szt.-Galleni glossákban) és még az ind nyelvben is a fűj neve: *vartaká*, *vartiká*, — hanem mivel a helynek egész szelleme követeli a *creticust*. Ennélfogva a rögtön következő versort is:

Azt mondja, hogy kerüld az asszonyt!

a hiányos *interpunctio* daczára, nem így simán kell tagolni: „hogy kerüld az asszonyt! hanem nézetem szerint *creticussal* így:

... hogy: kerüld az asszonyt!

Bővebb fejtegetés nem tartozik ide. A ki a *creticus* (és *choriambus*) *rhythmusi* szerepével alaposan meg akar ismerkedni, ajánlom neki Minckwitz könyvét: *Lehrbuch der rhythmischen Mäler*. 2. kiad. Leipz. 1858.

Ime hát egy *praegnans* példa arra, hogy a fordítás valamikéivel nehezebb és több gondot igénylő mesterség, semmint a modern európai irodalmak túrelmes hátán élőködő fordítósereg hiszi.²⁾ A valódi műfordító igen csekély számu fajta és igen keveset is fog dolgozhatni, mert egy egy szólamon, sőt szón is, az újabban annyira tökélyesedett *lexico-*

graphia segítségével is, hetekig, talán évekig törí a fejét.³⁾ Ilyes első rangú fordító mindig valódi költő: ilyen vala pl. A. W. SCHLEGEL is, Shakespearenek egyetlen németesítője, és BERNAYS valóban nagy szolgálatot tett az európai irodalmak ez ágának, midőn a nagy fordító műhelyébe engedett egy pillantást vetnünk.

Ott van pl. a Shakespeare „*Merchant of Venice*”-ében ez a féltucat szó, melyet a jelmezbe öltözött Nerina intéz a szintén úgy öltözött Portiához:

Sir, I would speak with you.

Ennél bizony egyszerűebb és könnyebben fordíthatónak látszó hellyel a közönséges fordítót nem kínálhatni meg. Ugyde SCHLEGEL, a nagy mester, másképp vélekedett. Legelőször így fordította:

Herr, ich muss mit euch sprechen.

Majd így:

Ich muss euch sprechen, herr.

Aztán ismét:

Herr, lasst euch etwas sagen.

De később ez se tetszett neki s felforgatva a szók rendét így írta:

Ich wollt euch etwas sagen, herr!

Legvégül azonban ezzel sem elégedett meg és csak ötödik versen vélte eltalálnak az igazat, a mivel aztán meg is maradt:

Herr, noch ein wort mit euch.

A ki nem született belé a német költészetbe, alig sejtí mekkora különbség rejlik az öt rendbeli fordulatban s nem is fogja helyes kijtéssel olvashatni. Azt hiszem, hogy az ilyes roppant nehézségek okozták annak a dogmának a felállítását, mely szerint a legtökéletesebb fordítás is inferior volna, jelesen mióta a nagy Goethe az „*elégtelenség*” bélyegét sütötte reá „*Weltliteratur*”-ája fejtegetéseiben. Ebben Schopenhauer is követte, a ki pedig maga is fordítója volt a spanyol Gracian Boldizsár életbölcselemi (proza) művének, melynek

magyar fordítását már Faludi óta birjuk. De ez a dogma is csak olyan mint a többi, melyről azt mondja egy angol író, hogy „csak addig él, a míg kiugratják a nyulat a bokorból.” Hiszen a fordítás, bár mi remek legyen, soha sem akarja az eredeti remeket helyettesíteni, hanem csak egy bizonyos irodalom lézagait törekszik betölteni; tehát nézetem szerint nem: *a parte linguae textus originalis*, hanem: *a parte linguae textus translati* kell megítélni. A szokatlan kifejezésekről bocsánatot kérek; de bátran állítom másfelől, hogy: maga egy első rangú fordítás alakí tekintetből mindig egy önálló *conceptio* jelentőségére tart igényt. A Goethe-Schopenhauerféle „elégtelenséget“ tehát, azt tartom, csak a közönséges fordítások nagy tömegére alkalmazhatni. Ki merné pl. állítani, hogy a Vulfila-féle gót Biblia, a Luther német Bibliája, az angol Biblia, Amyot Plutarchusa, Schlegel Shakespearja, Petőfi Béranger-fordításai stb., Minckwitz Aristophanese „elégtelenek?“ Hiszen megannyi remekművek azok, melyek korszakot alkottak és az eredeti irodalom fejlődésére is a legnagyobb, mondhatni döntő befolyásuk voltak. (Minckwitz Aristophaneséhez ugyan még közelebb állunk, semmint ellenmondás közzétevése nélkül tulajdonithassuk neki a legutóbbi vonást: de teoriája, jelesen prosodiája és metrikája, mely fordításai alapjául szolgál, epochalisan bizonyul bé már a negyvenes évektől fogva.)

Az emlegetett első és utolsó két végpont közt természetesen még egy közepe stadiumot is ismer a műfordítás. Ezen mozognak nézetem szerint azok a derék fordítók, kik valódi költői ér és genialitás nélkül szükkölködve nem emelkednek, az igaz, korszakalkotó jelentőségre, de mégis igen nagy hasznára van-

nak illető irodalmaiknak, midőn ezeket idegen remekművek szorgalmas és tőlök kitelhetőleg hű, gyakran commentált átültetésével gyarapítják. Jellemző vonása e második osztálynak, hogy erős oldala, nem mint az elsőé, a *formalis*, hanem a *tartalmi*. A formális hűség — a szót legtagább értelmében véve — az első rangú fordítók, a minden tekintetben teremtő lelkek sajátja. Ellenben a második osztály korántsem az, ámbar ez se szeret a divat-litteratura ephemer termékeivel foglalkozni s ezt a kétes értékű tisztet az utolsó, a legalsóbb osztálybeli fordítónak engedi át. Ez pedig a fordító nevét már voltaképp nem is érdemli és legszeledebb kifejezéssel csak majmolónak, gyakran éppen fordítónak nevezhetni. Ez az utolsó osztály nem bír megküzdeni sem a formával, sem a tartalommal, csak mechanicus művet végez; nem művész, hanem csak naturalista és körülbelül az a viszonya az eredeti szöveg költőjéhez, a mi a gyermeké a minta rajzához, midőn üvegablak segítségével másolja vonásait. De azért a gyermek nagy mesternek tartja ám magát s az ő gyermektársai is. Ez az osztálya a fordítóknak természetesen legszámosabb. A második osztály egy kissé önállóbban működik, de bizonyos mechanicotechnicus fogások nélkül a sem élhet meg. Ahoz a derék mesterhez hasonlítjuk, a ki rajzai készítésében körzöt és vonalzöt is használ, vagy ahoz az arczképfestőhöz, a ki photographussal készítetteti a körrajzot festménye alá. Az első rangú fordító ellenben minden ízében költő, a ki biztos pillantással alkotja s úgyszólván terenti újra a fordítandó művet. Hogy mihez hasonlít ennek a műve, hadd mondja el CANNIZARRO (Tommaseo) t. barátunk, Petőfinek egyik olasz fordítója: „Une bonne traduction doit refléter son original comme la surface plane et

transparente d'un lac reproduit ses contours sans en troubler l'image par ses ondulations." (Ö. I. L.)

Bővebb magyarázat és behatóbb vitatás igen messze vinne.*) Noha igen sokat írtak erről a művészetünkről, a mennyiben tudom, a három fokozatot nem különítették el philosophiailag; a nélkül pedig a kritika s aesthetika untalan botlásoknak van kitéve. Azért álljon itten egy egész schema, hogy feltüntesse a nézetem szerint egyedül helyes viszonyokat, melynek minden részletében azonban távolról sem igényelk csalhatatlanságot.

Hangya.	Jelleme.	Iroda.	Számra s becsre.
I. Nemzetközi.	Reproductio vagy mifordítás (pl. magyarázás, Verdeutschung sat.)	Kötő. Genie.	Legsekélyebb számm, de legnagyobb becsű.
II. Nemzeti.	Hit fordítás, vagy egyszerűen fordítás. (Übersetzung)	Aesthetikus. Kritikus Philosophus } Talensum	Nagyobb számm, csekélyebb becsű.
III. Localis.	Hangyag fordítás. Majmokias. (Abdrückung)	Dilettáns. Kontár.	Legnagyobb számm, legcsekélyebb becsű.

*) V. ö. A Krit. fordítoművészt fogalmairól (lásd Paegy & Frick Pindarost, Rosenbergr fastv. 1875) ca. értelmezést, hol a megfelelő hármasschema az önálló és eredeti fordítást, melyekre van alkalmaszva; mindegyre a 3-ik osztály olyan toto genere különbozlat a fordítók 3-ik osztályától.

Igen természetes dolog, hogy az első osztálybeli fordító szinte fehér holónak mondható. Mert hiszen annak minden tekintetben congenialisnak kell lennie a fordítandó remekmű szerzőjével. Már pedig a szép iránt való őszinte érzék és valódi lelkesülés épp' olyan ritka mint a valóban vallásias szív.

JEGYZETEK.

¹⁾ Vagy aztán a dialectusokhoz folyamodni, hol p. az osztrák népdalban ezt találjuk: *Quaqua-wa* Cf. Seill G. Flinserln 1826. 3. kiad. 1844:

D' wachtein dö schlagu vur'm schnid:
Qua qua wa find'st' mih nit!

Itt is csak kettős ereticus minden verssor! A *Quaqua-wa* pedig tiszteletreméltó tanuja ősi időknek. Levén a f. e. — ó-felnémet *Quaqua-wa*. Egyéb-iránt a magyar onomatopoeicon (mely Erdélyben is ismeretes) szintén ősi maradvány s egészen megfelel az epirotának! Skipetar nyelven a fűrj neve: *ποπιλοσκι* (Xylander szer.)

²⁾ És vele együtt a napilap coninferior kritikastertársa. Valóban ideje volna, hogy ha belátának valahára a naplapok, hogy a napisajtó tisztje: az (irodalmi) újdonságokat *bejelenteni*; nem pedig róluk improvizált „bírálat”-tal előállva, magát a szaklapirodalom s a tudomány előtt karzati *connaissieur*-ré tenni.

³⁾ Luther, maig is a fordításnak nem csak praxisában, hanem teoriájában is, Europa egyik legelső mestere, ama híres levelében (melynek tavaly Memelben még iskolai használatra való kiadását is eszközölték) így nyilatkozik:

„Ich hab mich dessen geflissen im *dolmetschen*, dass ich rein und klar Deutsch geben möchte. Und ist uns wohl oft begnaget, dass wir vierzehn tage, drei, vier wochen haben ein einziges wort gesucht und gefragt, haben's dennoch zuweilen nicht funden. Im Hiob arbeiteten wir also, M. Philipp, Aurogallus und ich, dass wir in vier tagen zuweilen kaum drei zeilen konnten fertigen. Lieber, nu es verdeutschet und bereit ist, kann's ein jeder lesen und meistern, läuft einer jetzt mit den augen durch drei oder vier blätter und stösst nicht einmal an; wird aber nicht gewahr, welche wacken und klötze da gelegen sind, da er jetzt überhin geht, wie über ein gehöfelt bret, da wir haben müssen schwitzen und uns ängsten, ehe denn wir solche wacken und klötze aus dem wege räumen, auf dass man könnt so fein daher gehen. Es

ist gut pflügen, wenn der acker gereinigt ist; aber den wald und die stöcke ausrotten, und den acker zurechten, da will niemand an. Es ist bei der welt kein dank zu verdienen. Kann doch Gott selbst mit der sonne, ja mit himmel und erden, noch mit seines eignen sohns tod keinen dank verdienen, sie sei und bleib welt in des teufels namen, weil sie ja nicht anders will.

Ich hab deutsch, nicht lateinisch noch griechisch reden wollen, da ich deutsch zu reden im dolmetschen vorgenommen hatte. — Man muss aber nicht die buchstaben in der lateinischen sprache fragen, wie man soll deutsch reden, sondern man muss die mutter im hause, die kinder auf der gassen, den gemeinen mann auf dem markt drum fragen, und denselben auf das maul sehen, wie sie reden, und danach dolmetschen, so verstehen sie es denn, und merken dass man deutsch mit ihnen redt.

Als wenn Christus spricht: *ex abundantia cordis os loquitur*. Wenn ich den eseln soll folgen, die werden mir die buchstaben vorlegen, und also dolmetschen: aus dem ueberfluss des herzens redet der mund. Sag mir, ist das deutsch geredt? Welcher deutscher versteht solches? Was ist ueberfluss des herzens vor ein deutsch? Das kann kein deutscher sagen, es sei, das einer ein allzu gross herz hab, oder zu viel herzens hab. Wiewohl das auch noch nicht recht ist. Denn ueberfluss des herzens ist kein deutsch; so wenig als das deutsch ist, ueberfluss des hauses, ueberfluss des kachelofens, ueberfluss der bank: sondern also redt die mutter im hause und der gemeine man: *Wess das herz voll ist, dess geht der mund über*. Das heisst gut deutsch geredt; dess ich mich geflissen, und leider nicht alle wege erreicht noch getroffen hab. Denn die lateinischen buchstaben hindern aus der massen sehr, gut deutsch zu reden.

V. ö. *Mincowitz Johannes* Beiträge zur sprachvergleichung (A. „Fontes Compar. Litt. Vnivers.“ II. kötetében. Clavdiopoli 1879.) 34.

4) *Brassai Sámuel* „Mégis valami a fordításról“ cz. értekezésére kivalóan figyelmzettetem a magyar olvasót.

SYMMIKTA.

INSCRIFT FÜR EINEN HEIDEGUENL. *)

(Nach dem Englischen von *Samuel Taylor Coleridge*.)

*O diese sykomore, bienenumsummt! . . .
Ein zelt, wie's patriarchen liebten! — Mag*

*Ein jeder ihrer zweige lange noch
Das kleine becken überwölben, das
Dies felsstück hier von fallenden blättern schützt!
Mag dieser sprudel, ruhig wie ein kind
Im schlafe atmend, manchem wanderer
Noch seine wasser spenden, kalt und frisch!
Und jenes hüpfchen sand, das leis am grund
Gleich einem elfenpagen — grösser nicht —
Liebreizend hüpfet und nie den spiegel kräust,
Für alle tage sich im tanze drehn! . . .
Zwielficht ist hier und kühle; hier ist moos,
Ein weicher sitz, und schattig grüsst er dich, —
Nicht einen zweiten gibt es weit und breit! —
Trink pilgrim, hier! hier raste! und wofern
Dein herz der flecken bar, wird auch dein geist
Erquickung finden, während über dir
Ein bienchen summt und lispelnd rauscht der
wind.*

Hamburg.

BRUNO SALMER.

*) Man vergl. Horazens bekannte ode: *O fons Bandusiae* — vol. III. p. 636—638.

SIEBENBÜRGISCH-SÄCHSISCHE VOLKSLIEDER.

(*Inedita*.)

III.

„*Kam bold hímen voter,
Kronk as dser moter.*“

„*Gong nor hímen kendchen,
Bold kun ech zor moter.*“

„*Kam gleich hímen voter,
Starve wól de moter.*“

„*Drenk nor noch en virlachen,
Kun dón gleich zor moter.*“

„*Kam ná hímen voter,
G'starven ás de moter.*“

„*Hun ná zedy zam dranken,
Fercht nedý mí de moter.*“

Diese nr. deckt sich mit einem magyarischen volkslied bei Erdélyi; jedoch mit aesthetischer permutation, indem die treulose rolle dort der ehfrau zufällt. Genau so das kärnthische volksl. bei Pogatschigg u. E. Hermann (Grätz 1870) u. ein schwäbisches volksl. der Bukowinaer colonisten. (mündl.)

IV.

*Af dem Törtler hatert
As schun reif det kurn;
Ach ech hun meñ leuken
Fretlich frei verluern.*

*Af dem Törtler hatert
As schun reif det kurn;*

